

La chevillière à Câpi

Autor(en): **lena**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 7

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203111>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

elle renonce, non sans peine toutefois, à s'emparer du Château, poursuit sa marche, délivre J.-P. Luquiens en passant devant la prison centrale, le fait porter en triomphe à la tête de la colonne et arrive à Monthenon, où, du haut de l'échelle historique, Druet proclame les noms des membres du gouvernement provisoire.

De ces événements, le numéro de *La Serinette* — n° 2 et, dernier, si nous ne faisons erreur — que nous avons entre les mains, ne pouvait rien dire, car il est daté du 1^{er} décembre 1844. Comme adresse du « bureau d'abonnement et de rédaction », on lit : *Prison centrale*, et l'éditeur-rédacteur signe : *Jean-Pierre Luquiens, étudiant en droit à la Prison centrale*. La première page est timbrée du sceau fiscal d'un demi rappe.

Nous ne pensons pas ternir la mémoire de Luquiens en disant que sa *Serinette* ne rappelle guère le style de Voltaire ou de Paul-Louis Courier. Mais elle ne manque pas de saveur, et ce qu'elle nous dit des griefs de l'opposition d'alors offre l'attrait d'une vivante leçon d'histoire.

Dans un premier article intitulé *Actualité*, Luquiens rappelle les « procès répétés qui fondent sur le *Gretot* », tandis que le *Courrier suisse*, « notre méthodiste confrère », bénéficie d'une ordonnance de non-lieu. Il prend vivement à partie le juge d'instruction de Lausanne, qui, « en vertu d'un acte arbitraire », a séquestré son journal dans différents bureaux de poste du canton, et il déclare que, « victime d'un premier assassinat juridique », il se refusera à répondre à la justice.

La *Serinette* s'en prend ensuite aux notaires. Il paraît qu'avant 1845, ces officiers publics, non contents « d'être en nombre respectable au Grand Conseil », accaparaient les postes de juge de district, de juge de paix et même « de commis dans les bureaux du château cantonal », tout en continuant d'instrumenter des actes. Chose plus intolérable, « dans les bureaux où il se trouve de ces notaires en exercice, et sous prétexte d'une immense quantité de besogne, chimérique la plupart du temps, on implante adroitement des copistes, des surnuméraires en permanence, avec un traitement de 600 francs par an ! »

Six cents francs par an ! Fallait-il que l'existence fût peu coûteuse il y a soixante ans, pour que cette somme excitât l'indignation de Luquiens !

Après les copistes si largement rétribués, la municipalité de Lausanne. Le rédacteur de la *Serinette* n'est pas tendre pour elle. Il lâche toute sorte d'incongruités à l'adresse de ses membres, parce qu'ils songent à instituer un impôt indirect, alors que les bourgeois se répartissent annuellement pour 20 à 22,000 francs de bois. Le Grand Conseil, écrit-il, ne sanctionnera pas ce « moyen vexatoire et arbitraire, dans un moment où, après tant d'autres, les communes d'Aubonne, de Romainmôtier, etc., sortent, elles aussi, de leurs caisses respectives, des sommes considérables pour des travaux qui ne leur sont pas plus utiles que le pont Pichard ne l'est à celle de Lausanne. » Qui eût dit qu'il fut un temps où les ponts n'étaient pas populaires dans la capitale !

Les professeurs de l'Académie ont aussi leur chapitre : « Est-il possible, se demande Luquiens, que certains professeurs usent de la Bibliothèque cantonale comme s'ils ne possédaient aucun livre en propriété et qu'ils aient emprunté de la dite bibliothèque jusqu'à 100 volumes à la fois ? »

Un de ces professeurs écrit à la *Serinette* une lettre en « faux romand », qui nous apprend que « la sempiternelle *Gazette* » rivalise avec le *Gretot* pour « ne demander rien moins que le renversement de l'Académie de Lausanne », où l'écrivain de cette missive est « bien payé pour ne faire pas grand' chose. »

La *Serinette* s'indigne que le poste de « mai-sonneur » de Lausanne ait été confié à un épici-er, qui porte le titre d' « inspecteur des bâti-

ments », comme dans les localités « où l'on se pique de suivre les perfectionnements de la langue, sans pour cela faire marcher le cœur avec le progrès des idées. »

Glanons les boutades suivantes contenues dans un article ayant pour titre : *Questions d'un indiscret* :

« M. R... n'ayant pas répondu à M. M..., qui lui avait demandé combien un juge d'instruction qui aurait environ 32 ans a pu dire de vérités dans le cours de sa vie, la question se réduit à zéro. »

« M. S... a demandé à M. B... : Pourquoi se figure-t-on assez généralement que les oreilles des municipaux de Lausanne ont une tendance à s'allonger ? »

« Parcourez les chemins de fer en France, en Angleterre ou en Allemagne, vous courez la chance de perdre la vie. Suivez les traces du chemin de FER en Suisse, vous en êtes quitte pour votre bourse. »

La *Serinette* contient aussi une lettre en patois que Luquiens se fait écrire de Premier par son ami Piéro-Luvi, et qu'il fait précéder de la note suivante :

« Si parmi nos lecteurs il s'en trouve qui aient oublié leur langue paternelle, ils pourront avoir recours au pasteur de leur paroisse ou au régent de leur village, qui se feront un plaisir de leur déchiffrer cette lettre *gratis pro gloria Dei*.

Les extraits ci-après de l'épître de Piéro-Luvi termineront nos extraits de la *Serinette* :

« Pouro Djan-Piéro !

» Tè vaïque enliou, l'è bin ton dam ! qu'avato fulta dè té mèclia dai z'affèrès dai z'altro !.. Se le lè z'ava bin cognu, te ne sara pas in pêchon avoué lé raté d'au gouvernèment. Ié su fatzi dè te lo deré, te n'as pas dau respect po noutré z'autorita et sûro po noutré dzudzoz que sant portan ti tan bravès dzins, no laissant vivrè, baïrè on coup et deré d'au bin dè leur tant et plliè....

» Te tè plein que elliau gro travaillant pou, medzant bin et baévant mî ; l'ara peut-être voliu fère coumein leur ? n'èin crafo rein, mà lai fa dè té bon z'amis que lo-diont...

» Sovein-té que tzacon a sa tzerru ; tire la tîna tant bin que te porri, sofia ua bet de la raïe et ne vouait pas lé gros veintro, ié fait bin que caucion terai la leur, ié sant court dè sofio ! »

Cette philosophie de Piéro-Luvi, Jean-Pierre Luquiens ne put se résoudre à s'en inspirer tant que dura le gouvernement dont il fut un des plus ardents démolisseurs. Comme on le voit par la *Serinette*, la prison ne lui avait pas fait lâcher la plume du pamphlétaire. Il se sentait soutenu d'ailleurs par la grande majorité de ses concitoyens, qui n'ont jamais aimé ceux qui, à tort ou raison, passent pour des « ristous » et des mô-miers.

Jean-Pierre Luquiens est une des figures intéressantes des événements de 1845. Si le génie de l'écrivain lui a fait défaut, il avait en revanche l'âme d'un vrai patriote, et les Vaudois qui le tirèrent de sa prison pour le mettre à leur tête lui ont rendu une justice et un honneur bien mérités.

V. F.

Le bon ménage.

Je n'ai garde d'oublier une auberge du canton de Lucerne, où je me suis arrêté un jour de pluie. L'hôte et sa femme avaient embrassé, en vertu de leur libre arbitre, un parti décidément opposé dans la guerre actuelle (il s'agit d'une des campagnes du premier empire), et s'en occupaient pour le moins autant que de leur cave.

— Dès que j'eus mis le pied chez eux, ils me demandèrent de quel parti j'étais.

— Je suis neutre, en bon Suisse ; mais s'il faut absolument rompre cette neutralité, je suis du parti de madame.

— Oh ! voilà, s'écria le mari, comme font tous ces messieurs !

— Aimeriez-vous donc mieux, repris-je, qu'ils fussent vos auxiliaires plutôt que ceux de votre femme ?

L'un et l'autre lisaient régulièrement les nouvelles allemandes et françaises et marquaient avec de la craie, sur une grande ardoise, tous les tués dont les gazettes faisaient mention dès le commencement de la guerre. Ils avaient au moins, chacun pour sa part, deux bons millions de morts, dont les trois quarts sont, Dieu merci ! bien portants.

La femme était fort inquiète d'un général allemand, que les papiers français tuaient pour la troisième fois ; son mari ne l'était pas moins d'un bataillon de la Gironde, qu'un journal prussien noyait dans le Rhin deux fois en cinq semaines. Ils avaient conclu la veille, très à l'amiable, un échange de prisonniers, et madame avait relâché fort généreusement, sur parole trois Français pour un Allemand, tant elle aimait le corps germanique. Ils avaient aussi établi une balance des canons pris des deux parts.

Ce qu'il y avait de charmant et de vraiment rare, c'est que malgré la diversité de leurs opinions politiques, ils vivaient dans la plus parfaite harmonie ; que chacun respectait le deuil de celui dont le parti avait des revers, et ne boudait jamais quand le sien avait des succès, et que leur ménage n'en paraissait nullement troublé. Il est vrai qu'ils étaient nouveaux mariés, que la femme était des plus jolies et le mari fort tendre, et que, par conséquent, ils avaient des occasions, des moyens et des points de rapprochement que n'ont malheureusement pas les puissances billigérantes.

Malgré cela, cet exemple de bon accord est presque incroyable dans ce siècle éclairé et quasi parfait ; et je le note ici pour le présenter à l'imitation de tant de gens exagérés en leurs opinions, en leur disant : Faites comme mes aubergistes : que les opinions de votre esprit divergent tant que vous voudrez, pourvu que les affections de votre cœur ne divergent pas.

Journal d'un Voyageur vaudois.
(Conservateur suisse).

La chevillière à Câpi.

S'EIN est passa d'onna tota galèzé l'outro desando à Lozena avoué Câpi, sa fenna, dont la Luise, et lé commis dâo Bazar dai trai Suisses.

Ecutâ mè vâi cein :

Noutron Câpi ètâi zu menâ on caïon gras avoué sa fenna tzi Lavanchy lou tia-caïon d'in face dè tzi Feyler et, on iadzo que l'an zu pèsâ, comptâ et catzi leu z'ardzeint, sant zu fèrè lé di-z'haôrès à la mère Pêtrequin, assebin onna vilhîe connaissance. Ein après coumeint l'aviont quauqué coumechons à atzetâ, Câpi s'einfatté tzi Saquaban, iò l'avâi tolameint l'habitude de lei allâ dâo tein dè Michoud et, à la plliace dè demandâ demi-pot, lie vouaite tot ces petits bibis que lé commis fant vère, lie vâi on rouleau que lé gaillâ lai diont on décemètre et ye fâ :

— Qu'est-te gosse po on'affèrè ?

— L'è po mesourâ lé tzan, lé bellîès, lé lans, lé zetzilès, lé courtené dè fèmé, et cetua, et cetra.

— Tot parâi, l'è rudo coumoudo, fâ Câpi, vo faut m'èin veindre iena, et à l'avi que l'atzite, vouaite la Luise qu'arrevé et que lai fâ :

— Que dâo diabblo vâo-tou fère dè clia chevillière ?

— Eh bin, l'è po mesourâ toté sorté d'affèrès, l'a mî de treinta pî dè long et cein nè coté que on franc septante-nâo...

— Kaise-té, tadié que t'î, se te vâo pî mesourâ dâ tzi no âo lè, âo bin la grantiâo dè l'embarcadéro te ne sara pas fotu de lou fère, cein est bin

plie grand que ta cheville, tandis qu'avoué té grands pi l'a mësoura cein ein rein dé tein.

— L'è portant veré que dit Cäpi, on vai präo que l'iré la premiä äo catzimo, et läi fot to camp bairé trai déci tzi Girardet ein laisseint tot motzel lou commis ä Bansas.

Iena ä BECAU.

Ilis ne tireront pas.

C'était en temps de grève. On avait levé la troupe. Deux soldats entrent un soir, par hasard, dans un café où les grévistes tenaient une réunion. Ils sont aussitôt conspués.

— Ah! les voilà encore ces mouchards, ces mercenaires qui tirent sur leurs frères. A la porte!

Les deux soldats se défendent de ces injustes reproches et n'ont pas de peine à prouver à leurs accusateurs l'innocence de leurs intentions et leurs sentiments pacifiques.

— Alors, venez prendre un verre à notre table! Buvez avec nous au jour où il n'y aura plus d'armée, où nous serons tous frères.

Et les soldats trinquent avec les grévistes et boivent au bonheur futur de l'humanité, à la réconciliation universelle. Qui donc n'en eut fait autant!

A l'heure du couvre-feu, les soldats prennent congé de leurs hôtes et les remercient de leur accueil.

— Eh! bien, maintenant, j'espère que vous êtes avec nous, leur fait le président de la réunion, et que si on vous ordonnait de marcher contre les ouvriers, vous ne tireriez pas?

— Oh! n'ayez pas peur, jamais mon camarade et moi nous ne tirerons; nous sommes dans la musique.

Entre bons amis.

APRÈS tout, M. H. B. du *Genevois* a raison: le *Conteur* « a mieux à faire qu'à chercher à entretenir un malentendu entre voisins qui s'estiment. » Son rôle est de « rechercher ce qui les unit plutôt que ce qui les divise ». D'abord la tâche, pour difficile qu'elle soit en l'occurrence, est bien plus agréable. On peut trouver quelque satisfaction d'amour-propre à se lancer mutuellement de piquantes épigrammes, à n'être jamais en reste de railleries avec un compétiteur, à s'assurer le dernier mot, encore que ces satisfactions soient passagères; il y aura toujours plus de vraie jouissance à vivre en bonne intelligence et à ne se dire que des choses aimables.

Aussi, le *Conteur*, qui n'a pas mauvais caractère et qui est très-soucieux de son bonheur, a-t-il de préférence choisi la seconde méthode; et toujours il s'en est bien trouvé.

Croyez bien, M. H. B., qu'il a fallu les « gracieusetés » dont le correspondant du *Genevois*, dont certains autres journaux de Genève et auteurs de « revues » abreuvent depuis quelque temps les Vaudois, pour faire sortir le *Conteur* de sa sage et traditionnelle réserve. Il n'est pas de bois, que diable! Le *Conteur* est vaudois, ne vous déplaie, bon vaudois; non pas de ceux qui croient qu'il « n'y en a point comme nous », mais de ceux qui ne se laissent pas tout dire et qui estiment que, pour vives que soient les discussions ou familières, les plaisanteries, la bien-séance et la courtoisie en doivent toujours fixer les limites.

Tenez, il se joue, en ce moment, au Kursaal de Lausanne, une revue, *Lausanne-brigue*, qui a beaucoup de succès; elle en est à sa trentième représentation. Le premier acte se passe dans le tunnel même du Simplon. Lorsque, au dernier coup de mine, le rocher s'entr'ouvre brusquement et laisse voir les plaines ensoleillées de la Lombardie et, au fond, Milan, avec son dôme majestueux et étincelant, les applaudissements éclatent. Et ces applaudissements ne

s'adressent pas seulement au décor, très réussi, — il est l'œuvre d'un peintre genevois — mais au symbole d'avenir et d'espérance que voit tout bon Vaudois dans cet ingénieux coup de théâtre.

Alors arrive la « signorina Italia », accompagnée de tous ses produits, plus semillants les uns que les autres. La ville de Lausanne et sa nouvelle gare les accueillent chaleureusement, à charge de revanche.

Puis, soudain, surviennent deux jeunes personnes, très gracieuses, ma foi. Sur le court jupon de l'une, se dessine l'écusson jaune et rouge avec l'aigle téméraire et la grande clef; à sa main, une faucille dorée et menaçante. Sur le court jupon de sa compagne, on voit l'écusson tricolore R. F.: c'est le Mont-Blanc. Alors, sur un air très gentil, composé par le Kapellmeister Michel, la Faucille et le Mont-Blanc chantent les deux couplets que voici, avec le refrain:

P'lit instrument sans conséquence,
Facil' à manier d'un' main,
J' suis, m'a-t-on dit, et j' l' pense,
Appelée à fair' du chemin.
S'avancant légère et gentille
Dans les champs les plus variés
Rien ne vaut mieux qu'une Faucille,
Pour couper l'herbe sous les pieds.

Refrain.

Vous n' sauriez croire
L' relief qu'a pris
Cet outil aratoire
Dans notre pays.
Il tient avec gloire
Son rang dans l'histoire.

II

Jansen et Vallot m'administrent
On ne me gravit qu'en tremblant
Mais, suivant M'sieur Gauthier, ministre,
On percera bien le Mont-Blanc.
A cet' idé' l' Simplon sourcille.
Mais sur son opinion j' m'assieds.
Rien ne vaut mieux qu'la Faucille
Pour couper l'herbe sous les pieds.

Refrain, etc.

Et ces deux gracieuses actrices sont très applaudies. Jamais il n'est venu à quiconque l'idée de les conspuer ou de les siffler; d'ailleurs, elles n'auraient pas compris. Et pourtant, en des salles comblées, à chaque représentation, il ne manque certes pas de spectateurs qui ne se gênent point pour exprimer librement leurs sentiments.

Les couplets ci-dessus n'ont rien de bien saillant: soit; les vers n'en sont pas irréprochables: ce sont des vers de revue; mais, somme toute, ils valent bien les « sauvages » de *Une au sucre*.

Voilà comme on s'amuse, à Lausanne, même sous la menace de la Faucille. Vous direz, sans doute, que nous ne sommes pas difficiles? C'est vrai.

Et maintenant, cher M. H. B., nous partageons en toute sincérité votre désir; nous ne demandons pas mieux que de vivre toujours en bonne intelligence avec nos bons amis de Genève. Mais, entre nous, pour dissiper justement le conflit, cause de nos petites chicanes actuelles, ne pourriez-vous nous proposer une solution autre que la Faucille, que le Mont-Blanc ou que le Saint-Amour-Bellegarde? Cherchez bien.

Toujours sans rancune,

LE CONTEUR.

Le bon juge. — Un pasteur interroge un de ses catéchumènes:

— Citez-moi un des proverbes de Salomon.

Le jeune homme, après un moment de réflexion:

— « Qui casse les verres, les paie. »

Les balles muettes. — A l'école des capitaines, le colonel Kugelmann, professeur de balistique:

« Messieurs, ché le répète encore un fois, vous n'avez pas besoin d'afair bétr quand les

balles ils sifflent sur votre tête, parce qu'ils sont alors téchè très loin; mais c'est une autre chose quand les balles ils ne sifflent pas: cette fois il devient nécessaire de prendre sérieusement garde à ne pas les recevoir. »

Un artiste d'ici.

Un artiste d'ici! Nous ne le dirions pas, qu'il est de chez nous, s'il n'avait déjà conquis les faveurs de notre public, il y a deux ans, à la Maison du Peuple. Les Lausannois eurent le primeur du talent si délicat et si original de Pierre Alin. Il les séduisit d'emblée, par sa simplicité et son naturel, lors de cette première rencontre avec le public, rencontre toujours périlleuse, pour toutes sortes de raisons.

Aujourd'hui, Pierre Alin nous revient de Milan; après deux ans d'études sérieuses. Il a la science: c'est beaucoup; ce qui est mieux encore et plus rare, celle-ci n'a gâté en rien les dispositions naturelles et primesautières qui plurent tant, il y a deux ans, à ses nombreux auditeurs et qui font de lui, à l'occasion, un exquis chansonnier, comme auteur et comme diseur.

Pierre Alin a donné tout récemment un concert à Bienne et un à Berne. Il y fut très applaudi. La critique des journaux relève particulièrement « l'allure modeste du jeune ténor et la composition intelligente et variée de son repertoire ». Elle le félicite de garder « un genre bien à lui, original et fin ». C'est bien cela.

Pierre Alin donnera mercredi prochain, 21 courant, à la Maison du Peuple, un *Liederabend* français, allemand, italien, auquel nous engageons vivement tous nos lecteurs à assister.

Pierre Alin est un collaborateur du *Conteur*: il a collaboré aussi à son almanach; il est de nos bons amis. On ne s'étonnera donc pas que nous ayons dit ici, en toute franchise, tout le bien que nous pensons de son talent, d'autant, qu'en cela, notre amitié se peut appuyer sur des jugements des plus autorisés.

Le Théâtre et le Kursaal.

La représentation de *Jeunesse*, de Picard, a eu jeudi, au Théâtre, très grand succès. Interprétation excellente. Mlle Dalwig joua avec beaucoup d'entrain le rôle de Mauricette; Mme Olivier a fort bien rendu le rôle, légèrement ridicule, de Mme Dautran. MM. Coste et Malavie furent très bons. — Demain dimanche, *Le Supplice d'une femme*, drame en 3 actes, de Mme de Girardin, et *Divorçons*, la comédie si spirituelle et si amusante, de Sardou. — Jeudi, *Réparation*, de Tolstoï.

*

M. Barraud, directeur du Kursaal, a offert jeudi, à titre purement gracieux, aux autorités, à la presse et à beaucoup d'autres personnes, une représentation du *Duel*, de Lavedan, par la tournée Baret, avec Paul Mounet, Candé, Teste et Mme Lestat. Ah! ma foi, c'était une vraie représentation de gala. Quels artistes! Paul Mounet, surtout. — Hier, ont repris les représentations de *Lausanne brigue*, dont les artistes de M. Tapie seront sans doute plus vite lassés que le public. Demain dimanche, *matinée*.

Trois pour un franc.

Il reste encore quelques exemplaires de l'*Almanach du Conteur vaudois* (trois premières années, 1903, 1904, 1905).

Adresse pour demandes: *Conteur vaudois*, Lausanne.

Autorités communales, Administrations, Sociétés, Particuliers,

etc., etc., ayant des publications quelconques à faire dans les journaux de Lausanne, du canton, de la Suisse et de l'étranger, auront tout intérêt à confier leurs ordres à l'Agence de publicité Haussenstein et Vögler, qui soigne promptement et consciencieusement l'insertion d'annonces dans tous les journaux. Bulletins de commande, catalogues, devis et tous renseignements gratuits à disposition.

50 succursales. — 400 agences en Europe. — Lausanne, 11, Grand-Chêne.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.
AMI FAVO, successeur.